

Quand un décès survient en classe

Sophie Buyse
Psychothérapeute

Les professeurs avaient remarqué le visage triste de Lili, plongée dans son lourd secret. Elle était souvent distraite et peu attentive aux cours. Le cancer de sa maman, son corps affaibli par les années de traitements, sa lutte féroce contre la maladie et, peu à peu, cette lente agonie avec son cortège de souffrances, occupaient toutes les pensées de Lili.

Lili, courageusement, réconfortait sa maman, l'aidait aux tâches ménagères, faisait les courses quand maman ne pouvait plus quitter son lit. L'enfant avait de moins en moins de temps pour jouer, pour faire ses devoirs, pour voir ses amis. Les résultats scolaires chutaient et Lili qui contenait sa détresse à la maison pour épargner sa maman, la laissait exploser à l'école, au grand désarroi de la classe. Professeur et élèves ne comprenaient pas davantage pourquoi Lili se réfugiait parfois sous le banc pour pleurer.

Quand elle cassait ses crayons et déchirait ses feuilles de colère, les enfants se sentaient menacés par sa souffrance et ses angoisses. Ils la surnommèrent « pique crise, mouche-mouche, poubelle » et pour se protéger de la mort qui planait autour de l'enfant, ils créèrent « le jeu de l'enfant infecté ». Ainsi, dès que Lili touchait un autre enfant, un livre ou un bout de papier, celui-ci se trouvait infecté et la stratégie du jeu consistait à évacuer l'infection en la rejetant sur quelqu'un d'autre. La peur de la maladie et de la mort d'un parent se trouvait ainsi mise en scène sous forme d'un jeu par lequel toute la classe rejetait Lili, car elle représentait tous les dangers et l'horreur absolue.

Lili vivait cette exclusion dans la honte et la culpabilité, comme si tous les enfants l'accusaient d'être responsable de la maladie et de la mort de sa mère. Elle n'osait dire à personne, ni aux professeurs, ni à ses proches, les sévices et les attaques dont elle était victime dans la cour de récréation, l'obligeant à se réfugier dans les toilettes pour se protéger des coups et des brimades. L'enfant harcelée se sentait responsable de ce qui lui arrivait et le cachait, de crainte d'être punie par sa famille et les professeurs si cela s'apprenait.

Lili s'était peu à peu identifiée à la « pestiférée » de l'école, elle n'était en effet pas comme les autres puisqu'elle était l'orpheline de la classe. Quand les professeurs découvrirent combien la situation s'était dégradée, il était déjà trop tard. Toutes les tentatives d'intégration menées par l'enseignante et la psychologue de l'école échouèrent.

L'école où se déroulait cette histoire ne se trouve pas dans les quartiers défavorisés de Bruxelles, mais dans l'un des quartiers les plus aisés de la capitale.

Nos têtes blondes, nous le savons, ne sont pas des anges et l'expérience du bien et du mal, avec son cortège de cruauté, s'expérimente très tôt dans la vie sociale. L'enfant différent, fragilisé par le décès de son père ou sa mère, peut très vite devenir une cible pour la haine, car il incarne tout ce que les enfants redoutent : la perte d'un parent. En l'écartant, en le rejetant, les élèves imaginent éliminer la menace de mort et ainsi la fixer sur une seule victime expiatoire.

Nous avons rencontré ce même phénomène dans une autre école qui nous avait contactés après le décès rapproché de deux parents dans une même classe de primaire. L'angoisse de perdre son parent était devenue telle que les élèves se montraient extrêmement violents les uns envers les autres. Ils

s'insultaient et déchargeaient leurs craintes en se menaçant par des propos du type : « Si tu continues à m'embêter, ta maman va aussi mourir », ou à l'égard des orphelins : « C'est de ta faute si ton père est mort, c'est parce que tu n'as pas été assez gentil avec lui ». La maladie et la mort sont toujours contagieuses dans l'esprit de l'enfant et les attaques permettent de se protéger fantasmatiquement de cette terrible menace.

L'enfant redoute sa propre ambivalence d'amour et de haine envers ses parents, à plus forte raison durant la période oedipienne. Il cherche alors à rejeter hors de lui, sur ses camarades, son agressivité, sa destructivité.

Mais l'enfant est aussi capable de compassion, d'empathie, d'altruisme, si on lui donne l'occasion d'exprimer ses émotions quand un décès survient dans la classe. Ce temps d'échanges, de paroles à propos de la mort, est malheureusement trop souvent passé sous silence dans les classes et c'est peut-être une des raisons de la dérive vers des comportements violents et rejetants.

Les enseignants semblent, eux-mêmes, très démunis lorsqu'ils doivent aborder ce sujet dans la classe. Ils ont peur d'être débordés par leurs émotions, peur de se trouver face aux douleurs des petits orphelins, crainte de la détresse des autres enfants et de leurs questions : « Comment leur parler, que dire ? », « Et s'ils se mettent tous à pleurer, que dois-je faire ? », « Je suis prof et pas psy, on ne m'a pas formé à ça », « C'est trop dur, je n'arriverai pas à donner cours après avoir parlé de la mort ».

Notre expérience d'atelier de deuil pour les groupes d'enfants orphelins, les « Espace-Papillon », nous a d'emblée placés comme références en matière de deuil des enfants et nous a donné l'occasion d'étendre notre action aux écoles frappées par la mort d'un élève ou d'un parent.

Depuis deux ans, nous sommes intervenus dans sept écoles différentes de Bruxelles et une institution pour enfants placés par le juge. Généralement, nous sommes contactés en situation de crise, après un décès ou quand la mort est imminente. Sur les sept interventions, six concernaient le décès d'un parent et la septième, la mort très proche d'un enfant de la classe. Dans trois écoles, il y avait deux enfants de familles différentes touchés par la mort d'un parent, ce qui fit dire aux élèves d'une école : « La classe de sixième est maudite », « C'est une malédiction ». La mort avait frappé deux fois, à quelques jours d'intervalle, emportant brutalement deux pères.

Nous avons été sollicités également pour rencontrer les enfants d'une classe de primaire où trois parents étaient malades du cancer, dont une maman en stade terminal. Cette coïncidence pénible de voir se multiplier des cas de cancer dans une même classe est malheureusement de plus en plus fréquente, qu'il s'agisse de grands-parents ou d'autres membres de la famille. Lorsque nous invitons les enfants à partager ensemble leur vécu de la maladie, il n'est pas rare d'entendre dans une classe plusieurs témoignages de perte ou le récit des traitements chimiothérapeutiques en cours.

Trois écoles furent confrontées au décès par suicide d'un parent et les enseignants étaient très bouleversés par l'annonce de cette mort brutale. Le suicide d'un parent, d'un élève ou d'un enseignant demande une approche très spécifique et ne doit pas devenir tabou dans l'école. Il nécessite également une attention particulière envers les enfants, afin d'entendre leurs questions, permettre la réflexion et l'expression des émotions à propos de cette problématique.

Cet article nous permet de transmettre un peu de notre pratique. Celle-ci s'appuie sur l'expérience dans les écoles menée par l'équipe française de l'association « Vivre son deuil » dirigée par le docteur Michel Hanus, psychiatre, psychologue et psychanalyste.

Chaque école, chaque classe, nécessite un aménagement spécifique et une adaptation au groupe et à la situation. Quelques constantes s'offrent cependant à nous.

Nous rencontrons d'abord les enseignants concernés, la direction de l'établissement et le psychologue scolaire pour une première réunion qui nous donne l'occasion de prendre connaissance des circonstances du décès, des éléments familiaux, des relations entre les élèves, de ce qui a été dit, de ce qu'ils savent ou pas. Il est important de partir des compétences des enseignants et de leur capacité à interagir avec la classe touchée par le décès.

Si un parent est en fin de vie, nous sensibilisons l'enseignant de la classe à préparer ses élèves à faire face à l'annonce du décès. Quand la mort a eu lieu et que l'enfant concerné est présent en classe, le professeur peut s'adresser à lui individuellement et témoigner de sa tristesse. Il peut demander à l'enfant s'il est d'accord qu'on annonce à la classe ce qui lui est arrivé et qu'ensemble le groupe l'aide et le soutienne dans cette épreuve. Certains enfants orphelins y sont favorables, d'autres refusent car ils ont très peur d'être différents et qu'on se moque d'eux. Ils peuvent vouloir garder l'école comme un lieu préservé de la douleur, où ils étudient, jouent et ne pensent ni à la maladie ni à la mort.

Ceux qui n'ont pas voulu en parler, ont parfois regretté, plus tard, de ne plus pouvoir se confier aux copains. Le moment de la mort est souvent très traumatique et l'enfant est choqué, pris dans l'indicible, la sidération. En parler trop tôt, trop vite peut renforcer l'effet traumatique, mais le taire ou le cacher peut également enfermer l'enfant dans sa souffrance. Il est donc très important de tenir compte de la personnalité de l'enfant et des relations qu'il entretient avec ses camarades, avant de donner la parole aux enfants. La sensibilité du professeur à ces questions et son expérience personnelle de la perte ou du deuil interviendront également. Il ne faut pas forcer un enseignant à parler de la mort en classe s'il ne se sent pas prêt à cela, mais l'on peut proposer une collaboration avec des intervenants extérieurs.

Si l'enfant orphelin n'est pas en classe le jour du décès et que l'enseignant vient d'apprendre la nouvelle, il peut informer la classe des raisons de l'absence de leur camarade et demander au groupe comment celui-ci pourrait aider, soutenir l'enfant, montrer sa solidarité envers lui. Encouragés à prendre la parole, les enfants font vite jaillir leurs idées : création de dessins, lettre de soutien, etc. Partir de leurs propositions, ne pas devancer leurs pensées mais les laisser décider et prendre les initiatives, est essentiel ; de même qu'aborder avec eux la question des funérailles : « Qui a déjà été à un enterrement ? Comment ça se passe ? Qui souhaite participer aux funérailles ? Que pouvons-nous préparer à cette intention ? ».

Le professeur peut également proposer aux enfants d'inscrire sur un papier toutes les questions qu'ils se posent au sujet de la mort, de la maladie, du suicide, etc. Ces questions pourront être lues anonymement dans un second temps, puis débattues avec toute la classe en présence de l'enfant orphelin qui le souhaite. Les réponses seront adaptées aux âges des enfants et à leur sensibilité, mais nous privilégions toujours les échanges entre eux, la possibilité pour les enfants de se répondre les uns aux autres, en limitant l'intervention d'une parole adulte. Les enfants ont plus besoin de s'exprimer que d'entendre des théories d'adultes sur la mort et le deuil. Ils ont très tôt leur propre connaissance, leur savoir sur ce sujet et sont très heureux de pouvoir le partager avec le groupe.

Lorsqu'une animation de deuil est finalement mise en place avec une école, nous rassemblons les enfants dans une autre salle que celle où ils ont habituellement cours. Tous prennent place en cercle, à même le sol. Les professeurs font également partie du cercle, mais parfois ils s'installent un peu en retrait. Une grande feuille de papier est placée au centre avec des crayons de couleur. Après nous être présentés et avoir signalé les raisons de notre venue, nous invitons les enfants à partager leurs expériences de perte : décès d'un animal, séparation des parents, mort d'un proche ou d'une connaissance. Très vite toute la classe livre son témoignage et l'enfant orphelin réalise que beaucoup d'autres enfants autour de lui ont aussi déjà vécu des pertes. Les noms des disparus sont inscrits sur la feuille blanche par chaque enfant.

Nous demandons alors ce que l'on ressent dans son cœur et dans son corps quand on est confronté à une perte. A nouveau, le vécu des enfants est partagé avec le groupe pour exprimer et inscrire sur la feuille collective les émotions de tristesse, chagrin, colère, les douleurs, les pleurs, la révolte, voire la panique ... et ses conséquences physiques dans notre corps : boule dans le ventre, étouffement, maux de tête, gorge serrée, crise de larmes...

Quand les liens sont suffisamment chaleureux dans une classe, il est possible de demander aux enfants ce qu'ils ont ressenti lorsqu'ils ont su que le papa ou la maman de leur camarade était décédé. En ont-ils parlé à la maison, quelles ont été les réactions ? Comment aider celui qui est confronté au décès d'un parent ? Comment le soutenir, le consoler ?

Les enfants n'hésitent pas à se montrer solidaires, ils évoquent l'importance de continuer à jouer, d'entourer l'enfant mais sans en avoir pitié, sans l'infantiliser, sans le forcer à parler s'il n'en a pas envie, comprendre sa tristesse et accepter ses larmes.

Si le parent est décédé d'un cancer, il nous semble judicieux d'inviter les enfants à dire sur ce qu'ils savent de cette maladie, tout en répondant à leurs questions. Il est toujours nécessaire d'aborder la problématique de contagion des maladies et de la mort afin de lever leurs craintes à ce sujet.

Nous demandons aux enfants que devient le corps après le décès. A-t-il faim, froid, mal, souffre-t-il toujours ? Que fait-on du mort ? Les enfants partagent leurs connaissances et leurs expériences des enterrements ou du crématorium. Si les funérailles ont déjà eu lieu, nous leur demandons comment cela s'est passé, qui était présent. Si elles n'ont pas encore eu lieu, nous explorons qui souhaite être présent pendant la cérémonie et comment la préparer.

L'enfant orphelin est toujours très touché et heureux de sentir sa classe proche de lui durant ce dernier au revoir où l'on entoure et honore le mort. Cette participation au rituel commun peut resserrer les liens d'une classe, les souder dans l'épreuve et désamorcer les bombes de la peur ou la diabolisation de l'orphelin.

Ces interventions à l'école sur le thème de la mort nous donnent chaque fois l'impression de participer à un véritable moment de partage sur les choses essentielles de la vie avec les enfants. Des rires et des pleurs se mêlent. Ils nous transmettent leurs pensées philosophiques ou leurs croyances par rapport à l'au-delà. Ils parlent du lieu où vont les morts et des liens qu'ils maintiennent ou non avec les défunts. Généralement, nous terminons cette rencontre, aux échanges intenses, par une minute de silence offerte aux disparus en nous tenant tous par la main.

Nous quittons la classe en ayant le sentiment d'avoir reçu de précieux témoignages et un grand enseignement des enfants. La parole a pu circuler, les émotions ne sont pas restées cadenassées et la vie peut reprendre le dessus.
